

DANGER

VERGLAS

Nouvelles



Patrick
Kurtkowiak

PATRICK KURTKOWIAK

Danger, Verglas

© PATRICK KURTKOWIAK, 2016

ISBN numérique : 979-10-262-0670-5

librinova 

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CUBA, SI

Le cyclone passait sur la ville. Puissant, vicieux, destructeur. Lent surtout, un fameux bestiau qui s'éternisait, crachant sa violence. Les rafales se succédaient sans répit, donnant à La Havane des airs d'apocalypse. « Deux cent trente kilomètres heure » avaient prédit les autorités : pour une fois qu'elles ne mentaient pas !

Le vent frappait le mur d'angle du balcon et rebondissait sur le volet de bois épais ; le secouait, l'affolait ; conçu pour résister, ce dernier grinçait pourtant de façon inquiétante, épouvantant Louise Piantoni qui découvrait l'enfer sous les tropiques. Un sentiment nouveau qu'elle goûtait peu.

Il lui avait semblé que les rafales s'atténuaient. Causes, mon bon, ce n'était que l'œil du monstre indiquant le changement de sens du vent, avant qu'il ne reparte de plus belle. Quant à la pluie, les rues se trouvaient pour la plupart inondées mais la femme l'ignorait, n'entendant que le tonnerre qui grondait et participait à la tourmente.

Elle ne dort pas ; se retourne, s'enroule dans le drap froissé ; se tortille, tente une autre position, bras gauche replié sous l'oreiller, le droit sur sa poitrine, sans parvenir à se détendre. Les bruits du dehors la terrifient mais paradoxalement la rassurent : le « Boss » ne la recherchera pas sous un tel déluge, lui aussi, doit se terrorer. « Est-ce qu'il a peur », s'interroge-t-elle ?

Le « Boss » ! La trentaine, ni beau ni laid ; cheveux ras, des traits marqués, durs ; une dent lui manque, que remplace un diamant, on le voit briller quand il ouvre la bouche ; lorsqu'il aboie, tel un roquet ! Abdel Belkacem pour l'état-civil, caïd de banlieue et trafiquant de haut vol, son amant qu'elle a fui quelques jours plus tôt pour cette demeure, une « casa particular », maison d'hôtes comme il en existe des dizaines dans la capitale. Elle appartient à des amis de Maria, la jeune Cubaine par qui tout a commencé sur le « Malecon » tout proche.

La belle y draguait les touristes, son activité coutumière. Oh, discrètement, la police des Castro pourchassait les « cavalières », terme élégant qui désignait les prostituées : une verrue sur le visage d'un régime se rêvant propre sur lui. Son regard sombre avait accroché celui du

« Boss », avant qu'elle ne le conduise dans un endroit discret où elle amenait ses clients. Le « Boss » avait exigé plus, il voulait mêler Louise à ses ébats. Elle s'en moquait, le bougre payait bien. Quant à Louise, depuis le temps qu'elle acceptait ses lubies...

Dehors, la foudre se déchaînait. Louise apercevait les éclairs à travers les interstices du volet. Le jour naissait. D'ordinaire, le soleil pointait à cette heure et la réveillait doucement, comme une caresse sur sa peau nue. Le vent ayant tourné, les rafales assaillaient désormais le volet de front. Qu'allait-il se passer s'il cédait ? Elle imagina la pièce dévastée, le lit renversé, son corps emporté, tel un pantin, par le tourbillon. Elle domina ses craintes, se remémorant sa rencontre avec Maria.

Les deux femmes se jaugent, l'esclave officielle du « Boss » et Maria Dolorès, amante de passage. La blonde aux yeux clairs et la métisse plantureuse, deux beautés aux courbes généreuses : seins, fesses et des jambes qui n'en finissaient pas. Louise parle espagnol, souvenir d'un précédent julot, Andalou, qui roulait aujourd'hui sa bosse au pays. Quelques mots suffirent pour une complicité que le truand ne voit pas venir, il n'entend rien à la langue. Les filles entrent dans son jeu, se caressent sous son regard lubrique : le « Boss » est un grand voyeur ! Sauf que, cette fois, le plaisir est vrai. Et qu'elles se l'avouent, à mots prudents, alors que le voyou, rassasié, se trouve sous la douche. Maria glisse un numéro de téléphone dans la main de Louise qui se referme.

Elle appelle, très vite :

— Une demeure discrète où me réfugier, supplie-t-elle. Elle veut s'enfuir.

— Tu y seras en sûreté, rassure la Cubaine.

Elle épèle l'adresse où Louise se trouve aujourd'hui, en plein cyclone. Un appartement dans le « Vedado », près de l'Hôtel National dont on apercevait le jardin depuis le balcon ; le temple du jeu et de la mafia américaine de jadis... En temps normal, le drapeau cubain y flottait. Fièrement. En temps normal, les bruits de la rue montaient jusqu'à la chambre. Apaisants. En temps normal, on ignorait la foudre et le vent qui secouait le volet pour respirer un air effronté, libertin. En temps normal,

mais pas ce matin-là.

Louise réfléchit : tout allait si vite ! Elle voulait quitter le « Boss » depuis longtemps, très longtemps, n'attendant que l'occasion. Et elle avait frappé. Fort. Trop fort ? L'homme nage dans la piscine de l'hôtel, matant les corps qui s'agitent. Elle se trouve dans leur chambre, ouvre la mallette de son amant, elle sait où il cache la clé ; trente mille euro, en coupures de cent ; ses économies dont il ne se sépare jamais, paranoïaque ; l'argent de ses vacances : Monsieur mène grand train ! Elle se sert, récupère son passeport, s'enfuit.

« Et maintenant ? », s'était-elle dit. Le « Boss » serait furieux. Ivre de rage, sa violence l'amènerait à se venger, pour sûr. Il ne connaissait qu'une règle, celle du plus fort, mâle orgueilleux et craint qui ne la voyait que comme sa chose ; une poupée d'amour confortant son image de séducteur, tombeur de filles. Louise, dont les formes l'excitaient comme aux premiers jours. Vrai qu'elles étaient somptueuses, l'enfoiré aimait les menus princiers.

Elle avait toujours eu ce physique qui énervait les hommes. Dès ses treize ans. Ce corps épanoui l'avait exclu du monde de l'adolescence et de ses rêves. Dépuelage en règle, très tôt, avec un gamin de sa cité ; prévenances exclues, elle avait fait avec. Tout comme elle acceptait sa frigidité, latente, que peu d'hommes soupçonnaient : pareille bombe ne pouvait qu'être bonne ! Chaude comme de la braise ! Le « Boss » l'avait embarquée à ses dix-huit ans, flairant vaguement l'affaire mais la psychologie des femmes n'était pas son fort. Trop occupé. A quoi d'ailleurs ?

Louise ne l'avait jamais su avec exactitude. Des petites frappes lui obéissaient, au doigt et à l'œil : le « Boss » disaient-ils avec respect. Ses absences étaient fréquentes, plusieurs jours, des « go fast », soupçonnait Louise. Les coupures de cent euro gonflaient ses poches, restaurants et hôtels de luxe, il l'exhibait en robes seyantes et chaussures de marque, l'obligeant aux talons hauts, pomponnée, maquillée comme une star. Elle subodorait le trafic grand format, sans savoir à quel niveau jouait son amant ; dans la cour des grands, certainement, bien qu'elle l'ignorât. Louise s'en foutait : elle avait peur.

Dans l'appartement du « Vedado », les propriétaires se levaient. Des Cubains proches du régime, l'homme avait servi la Révolution dans sa prime jeunesse. Louise les rejoignit. Plus d'électricité, on s'éclairait à la bougie. La nourriture du réfrigérateur serait perdue, ils finirent donc les restes de la veille, des crevettes au riz et on but l'eau minérale stockée avant le début des intempéries. Rien ne fonctionnait, radio et télévision n'émettaient plus ; un mince filet coulant encore de la douche permit pourtant à Louise une toilette sommaire dont elle se contenta. Ces gestes simples la rassuraient, lui permettant d'oublier le dehors. Le couple de vieux Cubains semblait résigné, un avatar parmi tant d'autres. Ils connaissaient les duretés de la vie, alors un cyclone...

Le « Boss » était bien loin de cette décontraction. Seul dans la chambre de son hôtel, il gambergeait. Mal de crâne et gueule de bois, il avait beaucoup bu la nuit durant ; du rhum. « La salope », éructait-il, songeant à Louise, décontenancé de s'être ainsi fait posséder. Par une meuf. Par sa meuf, qu'il croyait tenir en mains. Il la tabasserait dès qu'il la reverrait, sûr qu'il lui en mettrait une ! Poings, pieds ! Il la violerait, lui ferait payer l'affront subi ; forcerait sa bouche pour y jouir ; bordel de culs, oui, il enverrait la sauce entre ses lèvres et la ferait hurler ; de honte ; de dégoût ; de peine.

Autour de son hôtel, c'était surtout le vent qui hurlait. Il ne faiblissait pas et le voyou n'en menait pas large. Le fauve ne connaissait du monde que la banlieue et ses trafics ; et aussi, les excès, alcool, sexe, cocaïne un cocktail où il excellait, sûr de lui et craignant peu. L'ouragan le troublait pourtant. Les murs vibraient parfois, lors d'une rafale trop forte et l'absence d'électricité le paniquait. Sans climatisation, il transpirait à grosses gouttes, mal à l'aise. Il perdait surtout ses repères : que foutait-il là ? Quelle mouche l'avait donc piqué de venir à Cuba ? Avec sa régulière, tel un cave ? Il y perdait la gagneuse, son argent et vivait l'enfer, peu habitué à pareille galère.

Il prenait aussi conscience de sa déglingue. Trop de cocaïne, il ne bandait plus ; un gros sexe, bien épais, mais ses érections viraient flemmardes. Poussives, sauf dans sa tête où il ne pensait qu'à cela : une addiction sévère ! « J'ai la bite dans le cerveau », admettait-il parfois, lucide. Il tentait alors de baiser à jeun mais s'ennuyait ferme et revenait à

la poudre : cocaïne et putes restaient son univers.

Il fantasme, rêve de fesser des culs dodus ; d'y enfoncer le godemichet qui supplée ses défaillances ; visionne des films qui boostent sa libido tandis que les salopes le sucent, le lèchent. Louise participe ou non, c'est selon : le sexe version destroy ! L'impasse, il le sait, mais il s'y vautre jusqu'au bout du gland. Et Louise doit suivre, n'est-il pas le mâle dominant ? Retour à la réalité, oui, bordel, la garce allait suivre, dès qu'il la retrouverait.

Il transpira à nouveau ; de rage ; de désir : la pétasse n'était plus là. Envolée, il voguait seul et subodorait le rôle joué par Maria : « Cubaine de merde », jura-t-il. Oui, mais voilà, la fille était chez elle ; dans sa ville, la garce devait connaître de jeunes durs qu'il n'impressionnerait pas, tout « Boss » qu'il fût. Quant à porter plainte, il n'y songeait pas, les flics semblaient plus coriaces que ceux de sa banlieue : trop risqué ! Et ce vent qui n'en finissait pas, son vol retour serait sûrement retardé, il lui faudrait attendre dans l'aéroport surchauffé, au milieu des touristes énervés. Louise y serait peut-être ; soumise, repentante, quémandant son indulgence. Espoir fugace, il n'y croyait pas lui-même.

Il avait perdu son argent. « Au-dessus de Dieu, il y a la thune », se vantait-il parfois, devant elle. Il n'osait pas pareille sortie devant les siens, portant une oreille de plus en plus attentive aux bigots de sa cité. Il aurait bien vu Louise sous un voile, sans oser la contraindre. Mais si la catin revenait... Il la mettrait au pas ; lui apprendrait la vie ; les valeurs de toujours ; une avoinée, au ceinturon ; la massacrer... Et puis le voile ! Un grand, beau, putain de voile. Sans hésiter : ta gueule poufiasse !

Le « Boss » s'énerve, il grille sa cervelle, se monte le ciboulot, direct la stratosphère. Peut-être pour oublier le vent qui ne faiblit pas, bien au contraire. Ou se préparer à un retour sans gloire, fauché comme les blés, dans sa banlieue sans joie : il perdra de son prestige si on apprend ses déboires. Il taira l'argent volé mais mettra Louise à l'index. Elle reviendra bien un jour et ses mouchards la vendront. Elle paiera, pour ça, oui, elle paiera. La règle ! Il finit la bouteille et s'écroule, abruti par l'alcool.

A quelques encablures, Louise et ses propriétaires devisaient. De tout,

de rien, les bougies les éclairaient vaguement, une intimité propice aux échanges. Elle apprit qu'on regroupait les habitants dans des abris, lors des cyclones. Du moins les plus démunis et Maria devait se trouver dans l'un d'entre eux avec sa famille. « Elle est pauvre » confièrent les Cubains. « Elle traîne les rues pour l'argent », précisèrent-ils. Ils l'aimaient bien, acceptant qu'elle vînt parfois chez eux pour une passe illicite qu'ils ne déclareraient pas. Risqué, les flics n'aimaient pas qu'on les berne mais l'ex-révolutionnaire semblait avoir perdu la foi. Comme beaucoup, voire comme tous !

La solidarité entre Cubains plaisait à Louise. Elle savait que Maria aimait l'argent mais qu'elle appréciait aussi les rencontres d'Européens de passage. Elle ne connaissait du monde que ce que le régime autorisait et avait d'autres soucis ; deux enfants de pères différents ; des paumés, toujours une bière à la main qui la tabassaient fréquemment et qu'elle ne voyait plus. Sa mère l'aidait de son mieux mais fatiguait. « Les fleurs fanent vite à Cuba » : Louise se souvenait des paroles de la belle, alors qu'elle l'introduisait dans le logis du « Vedado ».

Comme tous les Cubains, elle attendait peu du virage amorcé vers l'Oncle Sam. Le régime sauvait sa peau et assurait sa pérennité mais le peuple ? Maria en faisait partie, fière de son pays et des siens. Cuba, si ! Elle vendrait son cul aux « Americanos » après avoir couché avec les Européens mais n'éprouvait aucune empathie envers les premiers. Vrai qu'après des décennies de propagande, il semblait difficile d'aimer soudain les Yankees.

Les vieux Cubains parlaient toujours. Ils possédaient leur logement, en louait une partie aux touristes et n'étaient pas les plus à plaindre. Qu'en serait-il demain ? Trompé, embastillé par les Frères Crapules depuis des lustres, le peuple pouvait soudain montrer les dents. Les arriérés faisaient nombre, ils se comptaient au-delà des doigts de la main. Une histoire de passions et de violences que peu d'étrangers connaissaient et qui pouvait exploser à tout instant. Louise se tut. Elle découvrait Cuba et ces gens lui plaisaient.

Maria se trouvait effectivement dans une école, le temps du cyclone. Une bâtisse en dur, rare dans ce quartier perdu, on y regroupait les familles

aux logis précaires : nombreux les bougres. Il y régnait une chaleur moite mais elle s'en moquait, sa famille à l'abri, le reste importait peu. Elle pensa au « Boss ». Elle aimait généralement les hommes qui la faisaient vivre, les respectait mais... Elle n'avait rien contre le Français basané mais sa compagne lui plaisait. « Luisa », murmura-t-elle, des envies dans l'entre-cuisse. Elle s'interrogeait pourtant : pourquoi l'aider ? Qu'attendait-elle de la blonde aux yeux clairs qu'elle connaissait à peine ? Ses caresses l'avaient troublée mais c'était le « Boss » qui payait. Maria était belle, collectionnait les amants, aimait sa famille et ses amis, alors pourquoi changer ?

Elle ne le savait pas elle-même et fonctionnait à l'instinct. « Prends soin de cette fille », lui dictait-il. Sans être croyante, Maria se montrait superstitieuse et ne raisonnait pas rationnellement dès que parlait son cœur : une vraie Cubaine ! Il fallait pourtant donner suite à l'affaire, Louise ne pouvait rester éternellement chez ses amis. Et le « Boss », pensa-t-elle ? Il devait la haïr. Elle ne le craignait pas mais mieux valait l'éviter, la police traitait mieux les touristes, priorité nationale, que les Cubains. Elle s'assoupit, ses deux enfants dormant déjà dans ses bras.

Le cyclone semblait faiblir. Ce n'était encore qu'une impression mais les rafales s'espaçaient. « Enfin », se réjouirent ceux, nombreux, qu'il effrayait. Les plus avisés se méfiaient, le monstre pouvait s'éloigner, puis revenir, du déjà-vu. Patience, le plus simple était de dormir mais certains n'en pouvaient plus.

Le « Boss », lui, se sentait mieux. Bouche pâteuse, certes, mais cependant calmé. Il flairait la fin du cauchemar et réfléchissait. Il rentrerait en France mais arpenterait au préalable le « Malecon », à la recherche de Maria. « Sait-on jamais », pensa-t-il, soudain optimiste. Ses sautes d'humeur le rendaient imprévisible, son cerveau fou en faisait un caractère dangereux mais il savait se montrer tenace. Il trouva un fond d'eau minérale dans le réfrigérateur à l'arrêt et la but avidement : elle était tiède.

Maria sortait également de sa torpeur, ou du moins ses enfants la secouèrent. Il lui faudrait aller chez elle évaluer les dégâts. Mobilier, linge, on devrait tout sortir pour les sécher au soleil qui reviendrait vite. Et